



Un libraire lui a proposé du travail, ça tombait bien : reprendre des rayons qui étaient jusque-là gérés par une ancienne fille de ferme, qui avait réussi à finir sa thèse sur les vertus comparées de Simone de Beauvoir et Sainte Thérèse d'Ávila. Elle voulait désormais intégrer un couvent de Clarisse pour se consacrer à la prière du cœur.

Le libraire de « La Chandelle verte » était alcoolique. Il avait perdu sa compagne dans un accident de voiture. Lui, au volant, s'en était tiré par miracle. Il n'avait pas bouclé sa ceinture de sécurité. Éjecté du véhicule, il s'en était sorti sans une égratignure, pas son psychisme. Ce qui expliquait peut-être son penchant pour la dive bouteille ; c'était par ailleurs un admirateur éperdu de François Rabelais. Son père, éditeur autrefois célèbre, avait été un spécialiste du grand médecin. Jean Achab avait vu son enfance bercée par le Tiers et le Quart livre.

La librairie qui avait eu son heure de gloire dépérisait sur une avenue où presque plus personne ne s'arrêtait. L'artère se couvrait peu à peu de boutiques

de fringues à bas prix, de baraques de Kebabs, de magasins de colifichets et de babioles de pacotille, de sex-shops et de cafés louches. Des chômeurs à vie venaient s’y arsouiller en racontant des fadaises sur leurs vies perdues, imaginaires, et le plus souvent en loques.

La clientèle de la librairie se composait d’étudiants en froid avec l’université, de marlous qui ont appris à lire en prison, de gigolettes qui travaillent pour des ateliers d’écriture clandestins, de girelles qui tapinent en lisant le Kama Soutra en sanskrit, de cagoles freudiennes, de médecins de la coloniale en retraite, d’anciens chanteurs de l’OM (Opéra Municipal), toute une faune le plus souvent en rupture de contrat social. Tout de même, quelques lecteurs assidus, avides, qui achètent des livres comme on se fait fabriquer de faux permis de conduire, rue du Tapis vert.

Jean Achab croit dur comme fer qu’il va, grâce à son équipe, rédempter définitivement le commerce du papier imprimé. Lui-même n’ouvre jamais un bouquin, mais comme il le dit : « À quoi bon lire un livre que l’on va vendre ? »

Il a été un temps bibliothécaire. Pris d’un accès maniaque, il avait mis le feu au fonds rare et précieux parce que son conservateur, par plaisanterie,

avait tenté de lui prouver que Rabelais n'était qu'un écrivain de seconde zone, qui aurait mieux fait d'écrire des polars plutôt que cette œuvre pornographique, qui d'ailleurs et à juste titre, avait été condamnée par la Sorbonne. L'affaire a été étouffée dans la fumée. Les dégâts n'étaient pas importants, les incunables brûlent mal. Mais Achab, dit le Capt'aine, s'est retrouvé, après quelques mois dans un hôpital psychiatrique, à faire le Père Noël dans une zone commerciale, puis l'Auguste pour un théâtre de rue.

C'est son cousin — sa puissante famille avait fait fortune dans le yaourt en trouvant un système pour les parfumer sans rajouter de fruits — qui lui a avancé l'argent nécessaire pour acheter, une bouchée de pain, cette librairie en ruine.



L'embauche de Stève a été finalisée au Bistro des Deux Filles, l'estaminet attenant à la librairie, où Capt'aine Achab avait pour habitude de s'imbiber au Garlaban, alcool blanc et rare, qui lui mettait de la poudre aux yeux. Il avait son verre marqué à ses initiales.

Stève a pris le gouvernail de la surface de vente qui

lui incombait : littérature, poésie, spiritualité, livres de poche, jeunesse, beaux-arts.

Il a loué une chambre meublée dans un petit hôtel derrière la librairie.

Capt'aine Achab a aussi recruté une jeune vendeuse à mi-temps, et a demandé à Stève de la former. Stève pense ne rien avoir à apprendre à personne, mais il promet, dans le cadre de son contrat, de faire son possible.

Lui-même, comme libraire, n'est pas très bon. Il a été un commercial très marginal. Il se fout de l'ordre alphabétique et maîtrise peu l'orthographe, mais il a un gros avantage : les livres l'aiment et il aime les livres.

Ils ne demandent qu'un geste, les livres : qu'on les lise avec patience et tendresse, qu'on les respecte, et ils sont capables de donner des trésors. Comme l'a dit autrefois un éditeur, « la littérature, c'est un livre et un lecteur. Tout le reste n'est que propos d'épicier ». Il y avait eu un tollé.

Enfin, quoi, comment va-t-il expliquer à cette jeune libraire les rudiments du métier à tisser les textes ?

Il a lu son CV. Elle aime Cocteau, bien, et puis qui ? Cocteau. Ah. *Les Enfants terribles, les Parents terribles*. Bon.

Radiguet, Crevel, Max Jacob, Breton, Apollinaire, Soupault, les Surréalistes? un peu, vaguement.

Elle a fait une école de commerce, bon, pourquoi pas, Boris Vian a bien fait Centrale, mais pas à Melun, ni à Clairvaux, ça c'est Genet. On fera avec. Elle peint, aussi, la gigolette, école d'art.

Capt'aine Achab est rentré de son île de Garlaban, Frioul et compagnie. Yo ho, et une bouteille de rhum!

« Elle n'aura qu'à peindre les décors pour les vitrines », décrète le Corsaire du Roy.

C'était une idée neuve ça. Elles dégoulaient de crasse les vitrines, on ne voyait même plus à travers. De vieilles affichettes jaunies pendaient çà et là, comme des pansements, vantant des romans oubliés par leurs auteurs eux-mêmes.

Il faut commencer par les nettoyer ces vitrines, les décrasser. Bien sûr, il n'était venu à l'idée de personne de s'y coller (et puis quoi encore!). On était supposés être des passeurs de savoir, quoi, merde! Alors, Stève a pris un seau et une éponge.

Une fois les vitrines nettoyées, Sophie, l'apprentie libraire, a disparu.

« Où est-elle? demande Stève.

— Dans son atelier, elle peint les décors des prochaines vitrines.

— Alors qui va classer le rayon des livres de poche ?

— Toi ! répond, dans des effluves de Garlaban, le patron. Et fait attention à l'ordre alphabétique, c'est facile pourtant. »

Ils se tutoient depuis peu, c'était venu comme ça, sans aucune afféterie, normalement.

Stève a rangé le rayon des livres de poche, mettant dans le bac à soldes les plus abîmés, les vieillissants, nettoyant une à une les étagères.

Les rayons Universitaire, Technique et Pratique se trouvent au premier étage. Madame Denise Matronne en a la responsabilité. C'est une ancienne serveuse de tripot, qui a découvert les poètes Tang en même temps que le karaté où elle excelle. Elle a ensuite croisé sur un tatami Louis Verticale, un auteur régional spécialisé dans le chant des cigales et l'a épousé.

Il est formellement déconseillé aux autres vendeurs de pénétrer sur le territoire de Matronne sans autorisation. Elle peut retrouver très vite ses postures de katas. Capt'aine Achab lui-même la redoute et lui laisse l'entière gestion du rayon universitaire.

Stève préfère rester sur sa surface de vente. Il n'a qu'une envie, qu'un désir : se faire oublier de tous, disparaître derrière les livres en piles, se couler entre

les rayonnages et gagner de quoi payer sa chambre d'hôtel et la gargote où il prend ses maigres repas.

Mais il était vain de vouloir se cacher. Paola l'a retrouvé et lui a donné rendez-vous dans un hôtel du vieux port.

Il ne veut pas la revoir, il ne veut pas s'expliquer, la toucher, il sait que s'il l'approche ne serait-ce qu'un instant, ils se rueront l'un sur l'autre pour se mesurer à leur désir et toute cette folie recommencera.

Lâche? assurément! mais vivant. Raisonnable, enfin?

Après les poches, il est passé au rayon ésotérisme, qui a été mélangé à la spiritualité, et à la religion. Stève classe, reclasse inlassablement; lorsqu'il doute, il lit, relit les quatrièmes de couverture. Il faut que les clients s'y retrouvent, dans ce bric-à-brac.

Lui aussi a cru un temps que Zao Wou Ki était une femme peintre et Céline sa sœur en littérature, en revanche il savait que Dranem n'était pas une chanteuse, mais un chanteur populaire de ces années-là. On est bien toujours l'inculte d'un autre. Et non, Raymond Barre n'a pas inventé le fameux code-barres.

Allons, s'il a un peu de chance, il restera dans cette librairie, et il y sera comme un coq en pâte.

Sophie est revenue avec ses peintures de guerre pour les poser dans la vitrine. Elles entraient difficilement. Stève les a découpées, punaisées avant de réinstaller les étagères. L'apprentie a un peu trépigné lorsqu'elle a vu ce qu'il avait fait de son travail. Il lui explique qu'il n'est pas là pour jouer au galeriste, et que jusqu'à preuve du contraire, elle n'est pas décoratrice. Il s'en suit un froid.

En revenant après son jour de repos, elle découvre les vitrines chargées de livres sur la Sagesse hébraïque.

« Pourquoi ces livres en vitrine ? Je suis juive, tu sais. Et toi, tu es juif ? »

— Pas le moins du monde. »

Elle agite ses lourdes boucles brunes et c'est alors qu'il s'aperçoit qu'elle est belle.

« Tu es Quoi ? »

— Un machin composite. Comme la gueule du bibliothécaire d'Arcimboldo.

— Ces livres, tu les as lus ?

— Certains, oui. Tu sais, Jésus, avant de ressusciter, était juif, comme une page de la Thora, en fait, pour nous il est la Thora. »

Elle a l'air surprise :

« C'est ça qu'on vous apprend, à vous, les Gentils ? »

— Pas vraiment, je ne suis pas un catho casher.

— Ça veut dire quoi ?

— J'ai travaillé autrefois avec des goyim qui kif-faient les Feuges. C'est avec eux que j'ai appris. Buber, Maïmonide, Mopsik, Flavius Josèphe. Les éditions de l'éclat de rire, tout ça, mon passé.»

Elle se met à sourire. Elle est encore plus jolie, plus mince, plus légère et il le découvre, encore plus désirable.

Mais elle n'est pas pour lui. Il n'est qu'un goy en fuite, poursuivi par une Erinye sicilo-séfarade. Pas question de faire un faux pas.



Un matin, un type entre dans la librairie. Blazer, lunettes à montures d'écaille. Il fond sur Stève :

« Je suis Pierre Ostaire. Pourquoi mon dernier livre n'est pas dans votre vitrine ?

— Pierre qui ? »

Le type soudain vire au rouge :

« Pierre Ostaire ! Mon dernier livre aux éditions Double Saut, *La Vie, comme une larme*, ça vous parle, non ?

— Non. »

L'auteur a un hoquet, d'un geste brusque il remonte ses fines lunettes sur son nez :

« Vous êtes nouveau ici ? Apprenti, je suppose ? Stagiaire ? un débutant quoi. »

Stève a un signe de tête affirmatif. Pierre Ostaire le toise :

« Je vous conseille de lire la presse, l'Aberration, le Globe, le Merlan littéraire, la Caricature des Séraphins. Tenez-vous au courant mon petit vieux ! Et le patron, toujours entre deux vins ?

— C'est du Garlaban.

— Ah ? il lit Pagnol maintenant, surprenant ! Bon, je repasserai. »

Un peu plus tard, Capt'aine Achab rentre en grommelant *le Vin de l'assassin* de Baudelaire. Signe chez lui d'une intense douleur. Généralement, on le retrouve quelques heures plus tard en train de ronfler sous son bureau.

Stève lui raconte la visite de l'Hauteur. Achab laisse échapper un rot sonore :

« M'en fous, se croit au cirque Pinder, à la piste aux étoiles ? Se prend pour le Malraux du vieux port ? le Malrieu des quartiers Nord ? circulez, y'a rien à voir ! »

Stève commande tout de même les livres de Pierre Ostaire.

